

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (58, 74, 74, 72).

GAMINERIE

De l'amiral lord Charles Beresford.

L'amiral lord Charles Beresford, commandant la flotte de la Manche, dont il est question au moment à propos de l'incident de Hull, est un Anglais et un "pince sans rire".

A PANAMA.

Après un court séjour dans notre ville, séjour dont il a paru beaucoup jouir et dont de reste il a été déclaré enchanté, le secrétaire de la guerre Taft s'est embarqué hier matin sur l'avisio Dolphina qui doit le conduire à l'ascocah où l'attend le croiseur Columbia.

Les autorités de Washington auraient pu tout aussi bien envoyer le croiseur Columbia à l'abri de notre port.

Il est plutôt à penser que le gouvernement fédéral a voulu donner aux habitants de Pensacola la satisfaction de voir le secrétaire de la guerre s'embarquer dans leur port, afin qu'ils ne se croient pas oubliés.

Dans quelques jours M. Taft sera rendu à destination, et il remplira, en peu de temps très certainement, la mission qui lui est confiée, mission dont les résultats auront une grande importance pour le trafic futur entre l'Isthme et les Etats-Unis.

Il est de la plus haute importance d'être fixé dès le début sur les limites que fixera le secrétaire Taft, afin que les intéressés, ceux qui ont légitimement le droit de compter sur une bonne part de commerce de l'Isthme, puissent convenablement se préparer.

On l'a compris à la Nouvelle-Orléans, et le voyage que vont accomplir M. Miller et J. W. Porch, respectivement secrétaire et premier vice-président du Board of Trade, qui s'embarquent vendredi pour Colon, est d'une importance qui s'échappera à personne.

Dans l'Isthme ils pourront avoir pas à pas le secrétaire Taft dans l'accomplissement de sa mission et en tirer des enseignements qui seront d'un prix inestimable pour le commerce néo-orléansais.

Le traité d'arbitrage Washington, 21 novembre.—Le secrétaire Hay et M. Probst, le chargé d'affaires suisse à Washington, ont signé un traité d'arbitrage aujourd'hui au nom de leurs gouvernements respectifs.

Ce traité est le même que celui signé entre la France et les Etats-Unis.

Et aussi ses ralle-tries contre l'Autriche de Metternich ont mis en jeu les Berlinois. Après le court dialogue: "Et les Autrichiens!—Ils ont foi", les applaudissements ont éclaté de toute part.

Le morceau est pimpant. Casagnac avait depuis adopté un genre plus acerbe.

MIE PRIGIONI, Par Jean Lorrain.

Un annonceur dernièrement que Jean Lorrain avait été arrêté en Italie comme anarchiste.

Un ami avait dit à notre bon collaborateur: "Si vous allez à Spezia, chez Achille, trouvez-vous, c'est un homme épataint, il vous tuyautera."

LE PREMIER ARTICLE

— DE — Paul de Cassagnac.

Paul de Cassagnac, dont les obscures ont eu lieu récemment, n'avait pas débuté dans le journalisme par la politique.

"Jules Janin.—On l'a surnommé le prince des critiques, comme on pourrait surnommer la reine des mers. Pourquoi? A cause de la quantité prodigieuse de ses œufs. Il a produit effroyablement. En estimant ses articles l'un sur l'autre, on ferait une colonne. Elle n'est pas assez haute pour atteindre l'entresol de l'Académie, et il entasse toujours.

"Théophile Gautier.—... Il a tant écrit son cœur qu'il ne lui en reste plus. Sa vive imagination y supplée. Est ce assez? Oui et non. Non pour le critique qui ne sait plus où prendre le diapason de ses appréciations. Allez, vivez, Gautier, comme les roses de Perse qui s'épanouissent dans votre demeure de Neuilly. Mais il vous est défendu d'aimer, et votre bienveillance universelle est la preuve la plus complète que votre cœur est mort.

"Charles Monselet.— Il a une physiognomie de moins joyeux; il est gras d'esprit et court de mâchoires.

"B. Jouvin.— Incapable de partager les petites vanités du métier, il enveloppe sa critique de toute la force de son honorabilité.

"Paul de Saint-Victor.— C'est un coloriste étonnant; son feuillet respicendit de mille paillottes qui fatiguent le regard obstiné à les compter. Au point de vue physique, il est froid, guindé comme un colonel de hussards. La morgue lui est habituelle et je ne saurais mieux le peindre qu'en rapportant un mot de Théodore Bar-

rière. On parlait à Barrière d'un vrai raseur que nous connaissons et qui possède la manie d'imposer son amitié à toutes les célébrités: "Bientôt, lui dit-on, l'Intérieur Saint-Victor... — Allons donc! reprit Barrière, troyer Saint-Victor... mais il ne se tait pas lui-même!"

En arrivant à la Spezia, pour être ainsi tuyauté, M. Lorrain s'était mis à la recherche d'Achille. Il l'avait trouvé au port, sous la forme d'un batelier. Rendez-vous fut pris pour le samedi soir. Il agissait d'entreprendre une excursion à travers les bourgs obscurs et les coins mal famés qu'un artiste curieux s'écrivait se dédaignait pas de voir, même après la visite obligatoire aux deux merveilles de la Spezia; Porto Venere et Lerici.

Les deux hommes montaient donc le corso Cavour, vers leurs heures du soir. En passant devant une papeterie M. Jean Lorrain s'arrêta; il acheta quelques cartes postales qu'il écrivit dans une "pasticoeria" voisine. Puis il remit sa correspondance à Achille en le priant de la porter à la poste. A peine l'écrivain venait-il de sortir du café, qu'il était abordé par un individu qui lui dit à brûle pourpoint: "Où allez-vous?... Que faites-vous?"

M. Jean Lorrain reprenait aussitôt sa route après avoir prié l'inconnu de lui laisser la paix. Mais l'homme insistait: "Soudain il se jeta sur la carte de l'individu. Je suis un agent de la Sûreté. suivez moi; je vous arrête, dit-il.

Inutiles protestations, M. Jean Lorrain était conduit au poste et incarcerated. Dans sa cellule, il ne trouve qu'un grabat et un "fascio" plein d'eau. A côté de lui, qu'on venait d'arrêter, chantaient à tue-tête.

Tout coup M. Jean Lorrain entendit la voix d'Achille. Le batelier, sous sa fenêtre l'appela: "Ne vous frappez pas, ariati, il en substance, ce ne sera rien. Au vous délivrera.

Le prisonnier répondit en s'approchant de la lucarne grillée pour prier le bon batelier de venir à l'hôtel donner de ses nouvelles: "Dites à ma mère d'aller tout de suite au consulat de France. Prenez au même temps, par un gendarme portant du café et des gâteaux. C'est une attention délicate de cet excellent Achille. A huit heures et demie, enfin, on le conduisit au municipio, où, entre deux agents, il fut présenté au commissaire. Le magistrat—courtois, robuste, parlant très bien le français—expliqua au prisonnier qu'il le maintenait en état d'arrestation parce qu'il avait été rencontré avec Achille qui est un malfaiteur.

—Jonez-vous le whist? —Quelqu'un. —Notre partenaire, mister Joe Slower, est très souffrant du mal de mer. —Alors, notre whist est... dans l'eau, déclara Martya, mangeant toujours.

—Vous désirez que je remplisse l'honorable mister Joe Slower, dit le duc en souriant. —Je n'osais vous le demander. Kate éconchait.

D'un coup d'œil, le duc désigna à la jeune fille son cousin semblant dans la contemplation de la tasse de café qu'il achevait de vider.

—Mais, pourquoi ne l'arrêtez-vous pas puisque c'est un malfaiteur? —Il est anarchiste. —A plus forte raison!... —Mais vous-même qui n'avez pas de papiers, vous, étranger en Italie, vous êtes, à n'en point douter, un anarchiste. —Par bonheur le consul de France présenta, put intervenir très vite, et à onze heures et demie, l'écrivain était remis en liberté.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

Deux bonnes représentations dimanche dernier au Théâtre de l'Opéra Français. La Tour de Nèfle a été très bien jouée en matinée et Bébé a été applaudi bruyamment le soir.

Les artistes de M. Cazelles se sont montrés tout à fait supérieurs à ces deux occasions, comme du reste depuis l'ouverture de la saison.

Ce soir Le Bossu, un drame des plus populaires dans notre ville, qui devrait remplir la salle de la rue Bourbon.

Donnons un court résumé de cette œuvre typique, qui a fait la gloire de Paul Féval et d'Anicet Bourgeois.

Le prince de Gonzague, cousin du duc de Nevers, complète de tuer celui-ci et d'enlever sa fille, Blanche.

Son plan est d'épouser la veuve et de rendre plus tard l'enfant à sa mère, et d'obtenir ainsi la libre disposition de la fortune du duc. Il s'abouche avec des assassins pour qu'ils tuent le duc au moment où il ira rejoindre sa femme au château. Lagardère, un soldat de fortune, entend une conversation des bandits dans une taverne, et il feint de les approcher, puis se joint à eux. En se rendant au château il rencontre Gonzague qui, le prenant pour un de ses hommes, lui ordonne de saisir l'enfant lorsque la duchesse ouvrira la fenêtre, et il lui communique le mot de passe du duc. Lagardère obéit.

Le duc de Nevers arrive et est assassiné. Lagardère disparaît avec l'enfant et gagne l'Espagne où il s'établit. Il sauve de mauvais chensapan qui l'ont attaqué à Chaverny, un cousin du duc, et l'épouse Gonzague et que celui-ci recherche toujours l'enfant.

Quinze années se sont écoulées et, d'après la loi, la fortune de l'enfant doit revenir à l'état, mais si l'enfant est retrouvée sa mère sera mise en possession de sa fortune et Gonzague en profitera.

Lagardère apprend de Cocard, un des assassins du duc, que si la fille de ce dernier n'est pas retrouvée à temps une autre lui sera substituée. Alors il part pour Paris, se déguise en bossu et annonce à la mère qu'il sait où est l'enfant, et quelle sera à un grand bal donné par le régent. Là des émissaires de Gonzague enlèvent la jeune fille.

Lagardère se met à sa recherche. Il rencontre Gonzague et lui fait croire que Lagardère est mort, que c'est lui-même, le bossu, qui l'a tué. Pour éviter un nouveau crime à Gonzague il propose d'épouser Blanche, la jeune fille. Le mariage a lieu et Lagardère signe de son nom véritable.

Un combat est imminent, mais les gardes du régent interviennent et l'empêchent. Plus tard...

Lagardère tue en duel Gonzague. Telle est à grands traits l'intrigue de ce drame célèbre, qui est resté le modèle du genre.

Avec des artistes comme ceux de M. Cazelles on peut s'attendre à une représentation grandiose du Bossu.

ORPHEUM.



CARL FRANCIS MAYDN Premier Tenor - Opéra Compaan

L'ouverture du Théâtre Lyrique, à l'angle des rues Ibeville et Bourgogne, dimanche, a été des plus brillantes.

Le coquet nouveau théâtre était rempli du parterre au paradis, et la troupe qui a joué "The Telephone Girl" s'est montrée à la hauteur d'une aussi solennelle occasion.

Si l'on doit en juger d'après cette première représentation la vogue de la salle de spectacle qui vient de s'ouvrir à la liste des salles néo-orléansaises sera des plus grandes.

Il ne manquait absolument rien pour assurer un succès complet. Lottie Kendall, l'étoile de la troupe du Théâtre Lyrique, est incontestablement une des artistes les plus aimées du public. Une grande beauté elle joint une voix superbe et un grand talent de diction. Elle est aujourd'hui encore plus accomplie qu'à sa dernière apparition.

Ed. Eggleston est un des plus amusants comédiens qu'on connaisse et il a obtenu un grand succès. Il en a été de même pour Frank M. Stammers et pour tous les autres membres de la troupe.

La direction a l'intention de ne donner que des pièces de premier ordre cette saison.

Le Tulane possède deux étoiles cette semaine. Frederick Warde et Kathryn Kidder, et il donne une pièce d'un haut intérêt, Salammbô, un drame fort bien construit tiré par Stanislas Stange du célèbre roman de Gustave Flaubert.

Le talent de M. Warde est bien connu et fort apprécié des amateurs de notre ville, et son nom à l'affiche assure toujours des salles pleines. Dans Salammbô il joue le rôle de Matho, un chef barbare, avec une maîtrise incomparable qui le classe parmi les premiers artistes de la scène américaine.

Mlle Kidder n'a pas remporté un moins brillant succès que M. Warde, et comme lui elle a été fréquemment saluée par les applaudissements des spectateurs.

Les deux étoiles du Tulane sont entourées d'artistes de grand mérite qui concourent aussi à interpréter Salammbô avec une perfection rare. Grande semaine pour le Tulane.

"Her Last Rehearsal" (Sa dernière répétition) la comédie en un acte de Lewis McCord qui est au programme de l'Orpheum cette semaine, est un véritable petit bijou, et des applaudissements frénétiques en ont accueilli la première représentation hier soir.

Elle est extrêmement amusante, avec une légère touche sentimentale qui en redouble l'intérêt. On se demande comment Teschow a réussi à dresser des chats, les animaux les plus rebelles, comme ceux qu'il présente au public. Ils dansent avec entrain et exécutent des tours extraordinaires.

Deux acrobates comiques, Simon et Paris, sont désopilants dans leur exhibition burlesque des jeux olympiques.

Le Newsboys Quartet, Phyllis Allen, un contrat remarquable, James et Bonnie Farley, chanteurs et danseurs, les Kiley, qui restent une autre semaine, et le biographe avec ses vues nouvelles viennent corser le spectacle et en faire un des plus remarquables de la saison.

"Under Southern Skies" la pièce de Lottie Blair Parker qui tient l'athée cette semaine au Crescent, ne saurait être considérée comme une peinture exacte de la vie dans le Sud, quoique l'auteur ait probablement eu l'intention de le faire. Il ne connaît pas le Sud et a pris ses renseignements à de mauvaises sources.

Quoiqu'il en soit sa pièce est bien faite et est jouée convenablement par la troupe du Crescent. Les principaux rôles de "Under Southern Skies" sont bien tenus par Charles A. Bourton (Edward Crofton), Minnie Victorson (Leila Crofton), Ford Sterling (Burleigh Mayo), et Hattie Arnold (Aunt Deshey). Il en est de même des rôles secondaires, ce qui contribue à assurer une bonne représentation de la pièce.

En outre des matières ordinaires il y aura une matinée spéciale le jour d'actions de grâce.

Le début de M. Jim Kilgour, le premier rôle de la troupe Baldwin Melville, dimanche au Theatre Greenwall, était l'objet d'un vif intérêt. L'artiste a parfaitement répondu à l'attente générale et il a été l'objet d'un accueil enthousiaste.

Quant aux autres artistes, qui sont depuis longtemps les favoris du public, ils ont été dans "Jim Bludso" aussi parfaits que dans toutes les pièces qu'ils ont interprétées jusqu'ici.

"Jim Bludso" est un mélodrame rempli de situations étonnantes et dans lequel certaines grandes questions d'un intérêt général sont touchées par l'auteur.

Les spectateurs qui remplissent la salle ont beaucoup applaudi cette pièce et laissent entendre qu'ils l'ont appréciée.

Un semaine de succès exceptionnels est assurée au Theatre Greenwall.

Comment va votre mari, madame Bealreau? —Heu! heu... depuis qu'il est devenu sourd, il s'écoute beaucoup.

—Franchement, il n'est pas beau... —Après un silence: —Mais, par exemple, il est bien ressemblant!

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA DELAISSEE

Par Georges Madauge.

Le Calvaire de l'Enfant.

Le commandant Pfiffer examina le duc pendant une minute

puis se pencha vers lui: —Ce était à Monsieur le duc de Morcef que je vous l'honneur de parler? interrogea-t-il, ou un français particulier.

—Partiellement, commandant, répondit Guillaumin souriant. Ceci fut répondu en un anglais très pur.

—Oh! charmant, vous parlez très bien notre langue. Et l'ancien officier content de n'avoir plus à se écroucher une autre fois, dit: —Je suis un ami de votre beau-père, et enchanté, en vérité, de faire votre connaissance.

—A vraiement! fit le duc. —Oui, et j'ai connu votre femme tout enfant; si douce cette chère petite Mary!

—Une expression d'argot caillée chez nous dans le meilleur monde à faire "marcher" les deux bons types de vieux Yankee.

—J'éprouve, mesieurs, une grande joie, à me rencontrer avec des gentlemen amis de mon beau-père; j'espère que nous nous retrouverons à New York où je compte faire plusieurs séjours durant le voyage que j'entreprends aux Etats-Unis.

—Certainement, mylord, nous serons heureux, de vous retrouver. N'est ce pas? Martya, que vous serez heureux aussi.

—C'est un coloriste étonnant; son feuillet respicendit de mille paillottes qui fatiguent le regard obstiné à les compter. Au point de vue physique, il est froid, guindé comme un colonel de hussards. La morgue lui est habituelle et je ne saurais mieux le peindre qu'en rapportant un mot de Théodore Bar-

rière. Les vêtements de l'officier, ruisselants d'eau, étaient recouverts d'une couche de givre; et de petits glaçons pendaient à sa casquette.

Le navire se redressa. Les roules cessèrent brusquement. Maintenant, c'étaient les longs balancements du tangage.

—Il ne doit pas faire bon sur le pont, dit le duc. —Le temps est en effet épouvantable, répondit Kate.

—C'est effrayant pour les personnes malades, s'écria mistress Hawson; je vais voir cette pauvre madame de Morcef.

—Alors, notre whist est... dans l'eau, déclara Martya, mangeant toujours.

—Vous désirez que je remplisse l'honorable mister Joe Slower, dit le duc en souriant.

—Je n'osais vous le demander. Kate éconchait.

D'un coup d'œil, le duc désigna à la jeune fille son cousin semblant dans la contemplation de la tasse de café qu'il achevait de vider.

tant bien de ne pas faire durer la partie trop longtemps.

—Je ne s'écroule pas en effet. Au bout d'une demi-heure, Kate qui avait assez de sa lecture, et qui gemitait la porte du fumoir, vit apparaître M. de Morcef, tout rayonnant.

—Eh bien, c'est déjà fini! Déjà! Il me semble à moi qu'il y a un siècle que cela dure... Votre roman est donc bien intéressant!

—Aucun roman n'est intéressant, que ceux que l'on regarde vivre.

—Puis, vous ne devez pas être bien dans ce mauvais fauteuil.

—Eh bien, c'est déjà fini! Déjà! Il me semble à moi qu'il y a un siècle que cela dure... Votre roman est donc bien intéressant!

—Aucun roman n'est intéressant, que ceux que l'on regarde vivre.

—Puis, vous ne devez pas être bien dans ce mauvais fauteuil.